

Abbé Basilio MERAMO

Les hérésies de la Gnose du professeur Jean Borella

Préface de S.E. Mgr Bernard Tissier de Mallerais

Éditions
Les Amis de St François de Sales

PREFACE3
INTRODUCTION.....4
CHAPITRE 1 HERESIE CONCERNANT LA DIVINITE DE L'ESPRIT DE L'HOMME5
CHAPITRE II. HERESIE CONCERNANT L'ORDRE SURNATUREL ET LE PECHE ORIGINEL7
CHAPITRE III. HERESIE CONCERNANT LA VISION BEATIFIQUE.....9
CHAPITRE IV. ORIGINE PHILOSOPHIQUE DE CES HERESIES 11
CHAPITRE V. HERESIE CONCERNANT LA, GRACE..... 15
CONCLUSION 17
CONTRAPORTADA 18

Préface

Monsieur l'Abbé Basilio Meramo, prieur du prieuré San Ezequiel Moreno Diaz de Bogota, Colombie, nous propose une critique simple mais radicale de la gnose du professeur Jean Borella, professeur à l'Université de Nancy, telle qu'il l'expose dans son ouvrage *La charité profanée*, paru en 1979 à Paris aux Editions du Cèdre.

L'abbé Meramo ne tente pas de faire un résumé ou une synthèse de la pensée difficile et absconse du professeur mais il en analyse certains thèmes et les éclaire à la lumière du magistère de l'Église: éclairage révélateur de leur hétérodoxie, puisque plusieurs pensées centrales de la gnose de Monsieur Borella tombent sous le coup de condamnations passées d'erreurs analogues à elles.

Le lecteur aura une première idée de cette gnose en parcourant la table des matières de cette brochure. Pour présenter plus précisément cette gnose, il suffit de lire ce qu'écrit le professeur en 1994 dans son article comprimé et condensé publié par Eric Vatré dans l'ouvrage collectif intitulé *La droite du Père, enquête sur la Tradition catholique aujourd'hui* (Guy Trédaniel Editeur). Après avoir exposé qu'il fut le lecteur assidu, voire le disciple de trois gnostiques: René Guénon, Frithjof Schuon et l'abbé Stéphane, M. Borella expose ses principales idées sur la révélation divine, le péché originel, la foi et l'ordre surnaturel.

Voici :

Le péché originel est «*la volonté de l'être conditionné de se connaître comme tel*» (p.27) ; et pour ressurgir du péché d'Adam il s'agit pour l'homme de «*redonner à la connaissance sa vertu opératrice et son efficacité salvatrice*» (p.27) : n'est-ce pas la plus belle profession de l'intellectualisme gnostique pour lequel le péché est une erreur intellectuelle et le salut affaire de connaissances et non de vertu ?

L'auteur n'est pas plus catholique au sujet de la religion révélée, puisqu'il admet «*l'origine divine des révélations (notez ce pluriel) à partir de l'indépassable condition (de) la révélation du Christ*» (p. 51), ainsi que «*la présence d'un élément central proprement divin dans les religions non chrétiennes*» (p.24), à cause de la bonté salvifique divine, de l'existence des Sages et de l'esthétique humainement inventable des religions (p. 24-25)...

Ensuite M. Borella professe que «*l'intelligence, dans son essence pure, dépasse l'ordre de la nature... (et) est en elle-même ordonnée au transcendant*» (p.58); il nie par là l'essence proprement surnaturelle et totalement gratuite de la vie divine infusée surnaturellement dans l'âme par le baptême. De même il prétend que «*la connaissance dans la foi, en quoi consiste la gnose véritable, ne doit pas être conçue comme infusion d'une grâce particulière, comme un événement mystique extraordinaire*» mais qu'elle «*est en mesure d'actualiser (c'est-à-dire de mettre en activité) (la) capacité surnaturelle (de l'intelligence) ou tout du moins d'amener l'intelligence à produire un acte cognitif qui commence à révéler à l'intelligence elle-même sa propre nature déiforme*» (p.58). Cela équivaut encore à nier la distinction entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, à éclipser la gratuité de la grâce et à occulter la supematuralité *essentielle* de la grâce sanctifiante et de la vertu de foi... qui existent chez le nouveau-né dès son baptême!

L'abbé Meramo administre le contre-poison à ces erreurs: le *magistère* de l'Église et la doctrine

du *Docteur Commun* saint Thomas d'Aquin; ce faisant il réussit à dégager les éléments fondamentalement inadmissibles de la gnose en question en les clouant comme il se doit au pilori.

Le professeur Borella fit de très mauvaises lectures de jeunesse; ne l'imitons pas, lisons l'abbé Meramo.

Menzingen, le 21 janvier 1996
+ Bernard Tissier de Mallerais

Introduction

Celui qui prend la peine de faire une lecture approfondie du livre du professeur Borella : *La Charité Profanée* (éditions du Cèdre, Paris 1979), tout en y admirant son érudition et son acuité intellectuelle, doit, néanmoins, réprover les erreurs de sa gnose qui sont de véritables hérésies, bien que très subtiles, car enserrées dans le beau cadre de s Pères de l'Église et d'autres saints Docteurs.

La gnose pousse le professeur Borella à formuler des hérésies relatives au péché originel, à la divinité de l'esprit de l'homme, aux exigences du surnaturel, à la vision béatifique, à l'ordre surnaturel et à la grâce.

Pour Borella comme pour tous les gnostiques, tout ce qui dans l'homme est au-dessus de la nature psychique, c'est-à-dire l'esprit, appartient au divin et au surnaturel; c'est l'erreur fondamentale de la gnose et l'origine de toutes ses hérésies.

Borella affirme: «*L'homme est alors, par nature, âme vivante, et c'est cette nature actuelle qu'il transmet à ses descendants, tout ce qui dépasse cette nature psychique appartenant à la surnature*» (p. 118).

Selon l'anthropologie d'Aristote, assimilée par l'Église catholique grâce à saint Thomas d'Aquin, l'homme est composé de deux principes substantiels: l'âme et le corps. L'âme exerce une fonction animale d'animer le corps et une fonction spirituelle par laquelle elle appartient au monde des esprits comme le font les anges.

L'anthropologie tripartite du platonisme de saint Paul, des Pères grecs, etc., considère qu'il y a trois éléments dans l'homme: le corps, l'âme (psyché) et l'esprit (pneuma). Elle est conciliable avec la doctrine thomiste si l'on réunit ensemble la psyché et le pneuma pour n'en faire qu'une seule réalité, l'âme.

L'Église, nous allons le voir, a condamné en 1312 le tripartisme lorsqu'il rompt l'unité de l'âme humaine en deux principes distincts, la psyché et le pneuma. L'Église estime que c'est l'âme tout entière, et non pas la seule "psyché", qui est la "forme" du corps; cette vérité philosophique doit être affirmée si l'on veut justifier l'unité de l'être humain et la convenance de la résurrection des corps, réunis à nouveau à leur esprit, et si l'on veut éviter les erreurs gnostiques.

Or le professeur Borella professe le tripartisme: «*l'homme est composé de trois substances: le corps, l'âme et l'esprit*» (p. 167). De telle sorte que le corps correspond au sôma, l'âme à la psyché

et l'esprit au pneuma. Cet esprit (ou pneuma), qui se trouve à la pointe de l'âme, est divin, voilà l'erreur gnostique.

Chapitre 1 Hérésie concernant la divinité de l'esprit de l'homme

La gnose et le professeur Borella prétendent justifier, au moyen de cette anthropologie tripartite, la divinité de l'esprit de l'homme. La réalité divine de l'esprit est subtilement affirmée dans ce texte: *«si l'esprit est ce qu'il y a de divin dans l'homme, ne peut-on pas admettre qu'en Jésus-Christ il est Dieu lui-même ?»* (p. 186), ou ici clairement formulée: *«Autrement dit et pour parler clairement, il y a au fond de l'être créé, dans son cœur le plus intime, quelque chose d'incrédé et de divin»* (La Pensée Catholique, No 180, p. 55). En outre, pour comble de malheur, selon la gnose la personne humaine est divine puisque: *«l'essence de la personne humaine est spirituelle et non psychique»* (p. 149), et comme le professeur Borella considère comme surnaturel tout ce qui est au-dessus du psyché, la personne humaine, qui est spirituelle, est aussi surnaturelle et divine, ce qui lui permet de conclure en disant que l'homme a : *«un Moi divin, pôle du pèlerinage spirituel, qui nous donne un nouveau Moi humain surnaturel»* (p. 138).

Pour la gnose, la personne (le Moi personnel) c'est l'être spirituel, la face de Dieu, comme monsieur Borella le manifeste dans son langage embrouillé: *«ce visage de Dieu que je suis seul à voir, cette face de Dieu inconnue de toutes les autres créatures, visible uniquement pour mon être spirituel, ou plutôt qui est cet être lui-même, qui est la personne véritable, ce secret qui constitue l'être personnel en tant que tel, qui institue la personne dans l'être»* (p. 138).

Le fondement de la personne, le constitutif essentiel, c'est le Moi divin: *«le Moi divin, fondement unique de notre personne»* (p. 142)....

Pour la gnose, l'intellect est une faculté naturellement surnaturelle, comme l'affirme le professeur Borella : *«L'intellect désigne une faculté de connaissance "naturellement surnaturelle"»* (p. 161) aussi quand il explique le sens que peuvent avoir les réalités surnaturelles pour l'homme: *«c'est par l'intellect naturellement surnaturel que les réalités surnaturelles ont une signification pour un être naturel, sinon elles demeurent comme si elles n'étaient pas»* (p. 161). Ce qui signifie que s'il n'y avait pas quelque chose de surnaturel ou de divin en l'homme (esprit-intellect), le surnaturel n'aurait plus aucune signification; ainsi entendu, c'est donc de l'intellect naturellement surnaturel que les réalités surnaturelles tirent leur signification. Telles sont les conclusions de l'anthropologie (gnostique) de monsieur Borella : *«Fidèle aux conclusions de notre anthropologie, nous proposons de considérer les choses de la manière suivante - une fois admises les variations marginales de vocabulaire. L'esprit désigne la vie divine dans la créature, selon sa dimension la plus intérieure...»* (p. 161).

De cette façon, le professeur Borella réaffirme la conception hérétique de la gnose qui fait de l'homme un Dieu: *«L'homme est donc non seulement Dieu pour le monde, mais encore en lui-même»* (p. 144). En outre, l'intellect, selon la gnose, a pour essence la connaissance divine: *«Dans ce texte célèbre (Rom. 7, 22-25), l'intellect apparaît bien dans sa nature véritable: il est, par essence, connaissance divine»* (p. 162). Le professeur Borella, avec son anthropologie gnostique tripartite, tombe dans la grande erreur de l'apollinarisme bien qu'il prétende l'éviter, puisqu'il nie que l'âme intellectuelle est humaine, considérant que la nature humaine du Christ est constituée par le corps et l'âme animale (ou sensitive), tandis que l'âme intellectuelle (l'esprit) est divine, c'est

elle qui constitue la personne. L'erreur de Borella consiste dans le fait qu'il confond la notion métaphysique de l'esse (l'être) avec celle de l'âme intellectuelle ou spirituelle (l'esprit) ce qui, appliqué à Jésus-Christ, le porte à renouveler l'hérésie d'Apollinaire.

Monsieur Borella explique son délire par la réflexion suivante : «*Or, le principe intelligent et libre, c'est le nous ou pneuma, identifié à la personne. Il s'ensuit que le Christ ne possède pas de nous humain, il ne possède, comme homme, qu'un corps et une âme animale. Quant au nous dans le Christ - c'est ainsi que le trichotomisme¹ d'Apollinaire résout cette difficulté christologique - c'est le Verbe lui-même: "L'humanité de Jésus-Christ se compose d'un corps (sôma) et d'une âme animale (psyché), le Verbe lui-même étant son nous et son pneuma"... On voit toute la difficulté de la question, et si l'on a suivi notre exposé d'anthropologie, on comprendra qu'il y a peut-être une manière d'envisager la doctrine apollinarienne qui n'est pas franchement hérétique: si l'esprit est ce qu'il y a de divin dans l'homme, ne peut-on pas admettre qu'en Jésus-Christ, il est Dieu lui-même ?*» (p. 186).

Pour le professeur Borella, la manière d'éviter l'hérésie d'Apollinaire consiste à suivre l'anthropologie gnostique tripartite qui distingue dans l'homme, le corps (sôma), l'âme (psyché âme animale ou sensitive) et l'esprit (pneuma, nous, âme intellectuelle ou spirituelle), De telle sorte que l'esprit est toujours divin et incréé, réduit à une **étincelle** à cause du péché originel. Et ainsi, l'humanité de Jésus-Christ est constituée par le corps et l'âme animale, tandis que la divinité est constituée par l'esprit (âme intellectuelle) qui, à son tour, s'identifie à la personne divine du Verbe. L'erreur métaphysique du professeur Borella fie pourrait être plus grave. Théologiquement c'est une hérésie comparable seulement à celle d'Apollinaire, évêque de Laodicée.

Pour rappeler quelle fut l'erreur de l'hérésie de l'apollinarisme, nous nous rapportons à une citation de l'article du Dictionnaire de Théologie Dogmatique de P. Parente: «*Apollinaire commença par combattre l'arianisme soutenant que le Christ était vraiment Dieu incarné, c'est-à-dire le Verbe; Fils de Dieu uni à la nature humaine. Et pour mieux défendre l'union entre l'élément divin et l'élément humain, il suit le concept d'une nature humaine seulement composée de chair et d'une âme sensitive: dans une telle nature, le Verbe assume la fonction de l'âme intellectuelle (= nous).*» C'est exactement ce que propose monsieur Borella, ni plus, ni moins. Dans le Dictionnaire de Théologie Catholique, nous trouvons exactement la même chose: «*Apollinaire le jeune avait commencé par être un des champions du concile de Nicée, un des frères d'armes de saint Athanase. Mais son ardeur à combattre l'arianisme l'entraîna dans l'erreur opposée... et s'appuyant, en hellène raffiné qu'il était, sur la trichotomie platonicienne, il dénia au Rédempteur, sinon un corps humain avec l'âme sensible qui l'anime, du moins une âme raisonnable, nous ou pneuma, puisque aussi bien, selon Apollinaire, la divinité même lui en tient lieu*» (T.I, col. 1506).

La condamnation de la doctrine d'Apollinaire fut formulée par l'Église en ces termes: «*Apolinarem quoque, qui intelligens, si anima corpus informans negetur in Christo, humanitatem veram ibidem non fuisse, solam posuit animam sensitivam, sed deitatem Verbi vicem rationalis animæ tenuisse*» (Ds. 1343). La tripartition anthropologique de la gnose du professeur Borella est non seulement une erreur philosophique, mais elle est encore plus une hérésie: «*quod anima rationalis seu intellectiva non sit forma corporis humani per se et essentialiter tamquam hæreticus sit censendus*» (... que quiconque osera désormais affirmer, défendre ou soutenir obstinément que

¹ Signifie que l'homme est composé de trois substances: le corps, l'âme et l'esprit, selon le même Borella (cf. p. 167).

l'âme rationnelle ou intellectuelle n'est pas par elle-même et essentiellement la forme du corps humain, soit considéré comme hérétique. Ds. 902), déclara, en 1312, le XVe Concile œcuménique. Et qu'on ne dise pas qu'il ne parle pas de l'esprit, qui est justement en cause ici, puisque le XIIe Concile œcuménique de 1215 considère dans l'homme l'esprit égal à l'âme intellectuelle lorsqu'il soutient: «*creator omnium visibilium et invisibilium, spiritualium et corporalium : qui sua omnipotenti virtute simul ab initio temporis utramque de nihilo condidit creaturam, spiritualem et corporalem, communem ex spiritu et corpore constitutam*» (...créateur de toutes choses, visibles et invisibles, spirituelles et corporelles, qui, par sa force toute-puissante, a tout ensemble, dès le commencement du temps, créé de rien l'une et l'autre créature, la spirituelle et la corporelle, c'est-à-dire les anges et le monde terrestre; puis la créature humaine qui tient des deux, composée qu'elle est d'esprit et de corps. Ds. 800).

De plus, si l'âme intellectuelle n'était pas esprit ou spirituelle, son immortalité serait niée, proposition également condamnée: «*damnamus et reprobamus omnes asserentes animam intellectivam mortalem esse*» (...nous condamnons et réprouvons... tous ceux' qui affirment que l'âme intellectuelle est mortelle... Ds. 1440). L'âme intellectuelle ou rationnelle est immortelle par son être spirituel (ou esprit).

Et si on sépare l'âme intellectuelle de l'âme psychique, comme le fait la gnose, on affirme que l'âme intellectuelle (esprit) n'est pas la forme du corps, et on tombe alors dans la condamnation précédente qui réproouve comme hérétique l'affirmation selon laquelle l'âme intellectuelle n'anime pas le corps humain essentiellement par elle-même.

La condamnation frappe comme un éclair foudroyant la tripartition gnostique du professeur Borella, qui sépare dans l'homme l'âme intellectuelle (esprit) de l'âme psychique du corps humain (âme sensible ou animale) et nie que l'âme intellectuelle (esprit) est la forme du corps, et tombe ainsi sous la condamnation d'hérétique (Ds. 902). il n'y a pas d'échappatoire pour la gnose de Borella.

La gnose n'admet pas que l'âme intellectuelle (esprit) soit le principe de vie du corps humain, ce qui ne peut être nié sans qu'il y ait erreur contre la foi (cf. Ds. 2833), et pour cette raison la condamnation du XVe Concile œcuménique de Vienne est définitive (Ds. 902).

Chapitre II. Hérésie concernant l'ordre surnaturel et le péché originel

L'ordre surnaturel est dénaturé par le professeur Borella. Voici ce qu'il affirme: «*Et pourtant, cet esprit qui nous est donné dans la grâce fait aussi partie de notre nature, mais d'une nature en quelque sorte surnaturelle*» (p. 160).

Dire que l'esprit donné par la grâce fait partie de la nature de l'homme et que cette nature est, en quelque sorte, surnaturelle, c'est nier la distinction fondamentale et absolue entre la nature et la grâce. C'est diviniser l'homme, comme le prétend la gnose, quand elle considère l'esprit comme quelque chose de divin, et que nous confirmons avec l'affirmation suivante que Borella tire de Philon d'Alexandrie: «*...chacun de nous participe directement à la vie divine par la communication qu'à sa naissance il a reçue du pneumadivin*» (p. 160).

Lorsque le professeur Borella parle de la grâce, il la considère en fonction de l'engrenage gnostique. La grâce ne serait pas un don gratuit surnaturel qui nous communique la nature de Dieu, mais elle viendrait actualiser ce qu'il y a de divin dans l'homme, c'est-à-dire son esprit: *«L'esprit désigne la vie divine dans la créature, selon sa dimension la plus intérieure, dont l'actualisation dépend rigoureusement de la grâce du Christ»* (p. 161)².

Voilà une des hérésies de la gnose du professeur Borella.

Non seulement il ne distingue pas l'ordre naturel de l'ordre surnaturel, erreur de la gnose qui met en évidence son monisme radical, mais encore, la grâce est en fonction de la divinité de l'esprit de l'homme

La foi est ensuite falsifiée par la gnose: quand Borella parle de la foi, il ne s'agit pas de la foi catholique, mais de la foi considérée comme conscience religieuse - comme dirait quelque moderniste œcuménique - ni plus ni moins: *«Il en résulte que seule la conscience religieuse (c'est-à-dire la foi) peut enrayer l'entropie naturelle de l'âme humaine»* (p. 58).

La foi considérée comme conscience religieuse - selon le même Borella - c'est la foi qui s'identifie à la conscience spirituelle : *«La conscience spirituelle ou religieuse»* (p. 58), ceci est non seulement une erreur, mais une hérésie (voir Ds. 20752082).

L'oraison aussi sera dénaturée par la gnose.

Selon monsieur Borella, l'oraison est un moyen pour l'homme de récupérer l'étendue de sa divinité qui est réduite à sa plus simple expression: *«L'oraison est l'acte par lequel l'intellect réalise sa nature déiforme...»* (p. 397). *«Toute prière est donc une gnose, toute gnose est une prière»* (p. 398).

La grâce et les sacrements d'après la gnose, servent à alimenter, à soutenir et à réactiver - selon le cas - ce qu'il y a de divin dans l'homme. Conformément à la gnose de Borella, la grâce suppose nécessairement un minimum de divinité dans l'homme: l'esprit. Pour le professeur Borella, une nature purement humaine est inconcevable, la nature humaine doit avoir quelque chose de divin qui lui permette de capter et d'atteindre Dieu; dans le cas contraire, toute la réalité du monde divin et surnaturel n'aurait aucune signification pour l'homme. Le noyau du raisonnement de monsieur Borella est reflété par la phrase suivante dans laquelle il prétend éviter deux erreurs: le surnaturalisme et le naturalisme. *«Au demeurant, il y aurait surnaturalisme à vouloir ajouter à l'homme une dimension spirituelle sans racine dans son être même. Ou bien, inversement, tombera-t-on dans la naturalisation du surnaturel, qui viendra seulement répondre aux désirs ou aux besoins de l'être humain»* (p. 102). Ici, nous avons le noyau et la raison pour lesquels le professeur Borella et la gnose se voient obligés d'introduire "quelque chose de divin" dans l'homme, car on ne peut attribuer aucune dimension spirituelle (voire surnaturelle et divine) à l'homme sans qu'elle ne puise sa racine dans son être même. Pour cela monsieur Borella affirme: *«Il faut saisir la surnature dans la nature elle-même, comme le estin qu'elle porte en elle et qu'elle doit réaliser»* (p. 102). La considération tripartite de l'homme est donc essentielle à la gnose, pour laquelle l'esprit est divin;

² Texte partiellement cité en page 8.

dans le cas contraire, l'homme ne peut être ni image de Dieu (imago Dei) ni capable de Dieu (capax Dei) pour pouvoir atteindre la vision béatifique.

Selon la doctrine catholique, la grâce divine confère le divin sans rien supposer de divin dans l'homme, car la grâce est par elle-même le principe et le germe de la vie divine en nous; la grâce, don gratuit et surnaturel, nous communique une participation de la nature divine en surélevant directement la nature humaine, et plus précisément l'essence de l'âme et ses facultés spirituelles à un état surnaturel. L'action de la grâce n'a en l'homme d'autre racine que la nature humaine et sa "puissance obédientielle", c'est-à-dire sa capacité d'obéir à Dieu pour être ainsi, surélevée comme Dieu le veut. En revanche, pour le professeur Borella, la grâce actualise ce qu'il y a de divin dans l'homme. L'hérésie de cette conception gnostique de la grâce est évidente. Les sacrements sont de simples instruments pour activer la divinité de l'esprit qui a été réduite à une réalité ponctuelle, en germe: *«Sans doute notre personne immortelle est-elle virtuellement en nous, mais nous ne pourrions l'actualiser qu'en partant d'une réalité surnaturelle en acte. Or, pour un chrétien, il n'y a pas d'autre réalité surnaturelle en acte que celle des sacrements que nous communique l'Église»* (p. 148). Pour la gnose de monsieur Borella, la grâce est un réactif de la divinité de l'homme (réduite à une dimension infime et ponctuelle) qui est celle de l'esprit.

La chute du péché originel est entièrement falsifiée par la conception gnostique de l'homme qui veut posséder ce qu'il était, c'est-à-dire qui veut posséder la divinité, sachant qu'il était déjà divin. Pour expliquer le péché originel, le professeur Borella dit: *«Le serpent affirme qu'en mangeant le fruit, Adam et Eve seront "comme des dieux". Or, ils sont déjà "comme Dieu". Mais, sous la figure du fruit, le théomorphisme intérieur du sujet ouvert à Dieu est présenté comme un objet extérieur et fermé qu'il faut ouvrir et manger pour en posséder le secret. Désirer ce que l'on est déjà, c'est perdre cette nature ipso facto, c'est introduire en soi la dualité et la division»* (p. 144). Le péché originel n'est pas la perte de la grâce et de l'état de justice originelle: *«la chute originelle qui est essentiellement perte de l'être dans l'avoir: "Ce que l'on était, on voulut le posséder" a dit un vieux maître»* (p. 92). *«La chute originelle, c'est l'origine de toute chute: c'est la chute du je dans le psyché en quoi consiste le moi. C'est le passage d'une conscience unitive d'être, à une conscience distinctive d'avoir»* (p. 147).

Une hérésie de plus du professeur Borella. C'est une réinterprétation intellectualiste de la faute originelle qui fut une faute morale, non une erreur intellectuelle. Vouloir être ou avoir ce que l'on est déjà, c'est une erreur, mais pas une faute. Au contraire désobéir au précepte divin et désirer «être comme Dieu, connaissant le bien et le mal» (cf. Gen 3, 5), c'est une faute morale de désobéissance et d'orgueil, comme l'enseigne le catéchisme de saint Pie X. On touche ici la note caractéristique de toute gnose, qui est d'éliminer le péché en le remplaçant par une erreur de l'homme sur sa propre structure métaphysique. Rejetons cette hérésie!

Chapitre III. Hérésie concernant la vision béatifique

Nous trouvons une autre hérésie chez le professeur Borella quand il assimile la vision béatifique à la contemplation de soi-même; une fois que notre intellect est déifié par la gnose: *«Pour l'intellect déifié, contempler la Sainte-Trinité c'est se contempler soi-même. L'audace de cette formulation paraîtra sans doute excessive»* (p. 404). Ce n'est pas seulement audacieux jusqu'à l'hérésie d'affirmer une telle chose. C'est le comble du narcissisme et c'est diaboliquement

alambiqué. Ainsi donc, pour le bienheureux, contempler la Très Sainte Trinité, c'est se contempler soi-même! Pour affirmer une telle barbarie, il faut être illuminé par Lucifer.

Dans la gnose, la vision béatifique est subtilement déformée; la vision béatifique consiste à voir l'essence de Dieu et non pas à nous contempler nous-même en Dieu, comme le prétend le professeur Borella. Nous pouvons nous demander comment semblable erreur est possible. Nous obtiendrons la réponse dans l'explication du même Borella : *«La gnose, en effet, est la connaissance parfaite où le sujet connaissant est totalement uni à l'objet connu, parce que, connaissant comme il est connu, la connaissance qu'il a de Dieu et la connaissance que Dieu a de lui sont une seule et même connaissance»* (p. 394). Vraiment, il faut être obstiné dans la fantaisie de l'erreur, incapable de recevoir la lumière, pour ne pas s'apercevoir d'une pareille barbarie, comparable seulement à l'orgueil satanique voulant être l'égal de Dieu.

L'auteur atteint le comble de l'hérésie et de l'aberration en identifiant la vision de la Sainte Trinité à la vision de l'essence de l'homme. Ceci ne peut avoir d'autre origine que l'inspiration diabolique qui, se déguisant en ange de lumière, répand le règne de l'erreur et des ténèbres en disant: *«Nous l'avons vu, et saint Évagre le répète inlassablement, seul l'intellect, et l'intellect parfaitement dépouillé, est capable de voir la Trinité. Mais encore est-il préférable de dire qu'un tel intellect est "voyant de la Sainte Trinité", c'est-à-dire que cette vision est son essence même»* (p. 405). Pauvre saint Évagre ! cité pour accréditer, par sa sainteté, la gnose démoniaque; car selon la gnose du professeur Borella, c'est cela la vision béatifique ! Dans son œuvre, il se permet de récapituler cette théorie de la manière suivante: *«Reprenant les termes de notre étude, nous dirons que l'œuvre propre de la charité c'est de pneumatiser l'intellect, et que la pneumatisation de l'intellect le rend capable de recevoir le don de sagesse ou de gnose. Or, le don de sagesse, en tant qu'il est parfaitement actualisé par la créature, correspond chez celle-ci à l'état de déification»* (p. 410).

Saint Paul non plus n'échappe pas à la réinterprétation ! Pauvre de lui! Le professeur Borella lui met la main dessus pour réaffirmer son hérésie sur la déification. de l'homme selon la gnose: *«La parole de Saint Paul signifie seulement ceci: notre déification est une conséquence de la connaissance que Dieu a de notre être; ou encore: être déifiés, devenir conformes à l'image du Fils conformes fieri imaginis Filii - c'est s'identifier à la connaissance que Dieu a de nous de toute éternité: la gnose éternelle que Dieu a de nous, c'est notre déification»* (p. 411). Dans son langage gnostique, Borella identifie déification avec vision de l'essence de l'homme.

Et pour terminer, le professeur Borella ne lésine pas dans le déploiement de son érudition gnostique qui se nourrit entre autres choses, en plus de la cabale, de l'hindouisme auquel il se réfère pour réaffirmer: *«L'intellect nu, c'est celui qui est consommé dans la vision de lui-même et qui a mérité de communier à la contemplation de la Sainte Trinité»* (p. 405).

L'explication aberrante d'une semblable erreur et hérésie se trouve dans le *refus*, par la gnose, de **l'analogie** entre l'intellect créé (humain) et l'intellect increé (de Dieu). La gnose remplace ce qui n'est qu'une analogie par une univocité, une **identité de** nature; l'intellect humain s'identifie à son prototype divin: *«L'intellect, disons-nous, s'identifie à sa nature surnaturelle, son prototype "in divinis"»* (p. 405).

La conséquence de cette univocité est une conception erronée de la vision béatifique de Dieu par les bienheureux du ciel, laquelle est un des mystères les plus élevés de la science spirituelle et

est perverti par la gnose. Le psaume 35, verset 10, dit «*In lumine tuo videbimus Lumen*», "dans ta lumière nous verrons la Lumière";. Ce que les Pères interprètent d'une lumière créée par Dieu qui surélève l'intelligence des bienheureux et leur permet d'appliquer leur intelligence à l'essence divine qui est Lumière incréée, sans en être aveuglés.

Le professeur Borella, lui, affirme faussement que «*Dieu ne peut être vu que par Lui-même, se voyant dans Sa propre lumière*» (p. 406). Avec cela, il est clair que selon la gnose, l'intellect de l'homme qui voit Dieu face à face, est l'intellect divin; l'intellect de Dieu même, car s'il n'en était pas ainsi, il ne pourrait pas voir Dieu.

L'explication de cette conception prend surtout racine dans l'allégation suivante: «*Toute connaissance est connaissance de ce qui est. Elle est donc en même temps discernement de l'être et du néant, du réel et de l'illusoire. Or, en dernière instance, l'être c'est Dieu*» (p. 406).

Ici se révèle pleinement le monisme métaphysique de Borella. Dire que l'être, en dernière instance, est Dieu, c'est effacer d'un trait de plume la distinction métaphysique entre l'Être de Dieu et l'être des créatures qui constituent l'univers. Une chose est l'Être en plénitude ou Plénitude de l'Être (*l'ipsum esse subsistens*, l'être subsistant par lui-même) qui est Dieu, l' "*Ens per essentiam* ", et autre chose les êtres créés qui sont des êtres par participation, "*ens per participationem*"³. Donc, la connaissance ne se réduit pas à Dieu, car en premier lieu, naturellement, nous connaissons les choses. Plus exactement, nous connaissons les êtres sensibles, toutes les choses que nous voyons, et à partir d'elles, nous arrivons naturellement à une certaine connaissance de Dieu. Ce sont les "cinq voies" de saint Thomas pour prouver l'existence de Dieu et découvrir ses principales perfections à partir de la réalité créée: "*ad invisibilia per visibilia*". Dieu n'est pas évident; c'est pour cette raison qu'il est objet de démonstration, comme l'enseigne l'Église (Ds. 2812, 3538, 3892). La connaissance de Dieu n'est pas intuitive, ni a priori (comme le prétend la gnose et l'ontologisme), mais démonstrative et a posteriori (Ds 3622).

Chapitre IV. Origine philosophique de ces hérésies

Nous relevons deux sources philosophiques empoisonnées des idées du professeur Borella : son nomisme métaphysique et son ontologisme.

Le monisme métaphysique de M. Borella est entitatif; il se situe dans l'ordre de l'esse (être), comme le monisme de Maître Eckhart; ce n'est pas un monisme grossier au niveau de la nature ou de l'essence, mais au niveau de l'acte d'être. Maître Eckhart est tombé dans cette erreur, puisque pour lui il y a un seul esse, celui de Dieu (l'esse divin). Chaque chose reçoit sa nature propre et son essence, mais l'être lui vient de Dieu comme par émanation. A ce propos, on peut consulter "*Participation et Causalité*" (Paris, 1961), du P. Fabro, qui explique l'erreur d'Eckhart et de son panthéisme. Nous nous limiterons simplement à quelques citations. .

«*L'esse dans la créature est autre par rapport à l'essence, mais non pas par rapport à l'esse divin*» (op. cit. p. 586), affirme Eckhart. «*Dans la conception d'Eckhart (Avicenne), l'esse est la formalité suprême, possédée totalement par Dieu, et qui embrasse les choses comme un flux, une lumière, l'éther*» (Ibid., p. 587). «*Pour être exact, il faut donc dire que l'esse et l'essentia chez Eckhart ne sont pas du tout l'esse et l'essentia thomistes, car Eckhart ne reconnaît qu'un seul*

³ Participation selon St Thomas et non comme l'entend faussement la gnose.

véritable acte, Dieu, alors que pour saint Thomas chaque créature possède son propre acte formel (l'essentia) et son propre acte réel (l'esse - actus essendi»> (Ibid., p. 587). «Ainsi, l'esse, qui est Dieu, est tout également dans toutes choses» (Ibid., p. 587), dit Eckhart. «Dans l'exacte mesure où l'être humain prend une conscience ontologique du don de l'être, il laisse l'Être divin s'écouler en Lui» (p. 419).

Borella se complaît en Eckhart: il considère qu'il a réalisé la synthèse entre le thomisme et l'augustinisme (cf. p. 131), ce qui est faux. Comme le fait remarquer le P. Meinvielle : *«Saint Thomas a produit une synthèse inédite où culmine toute la pensée antérieure et la réalisation la plus grandiose de la pensée chrétienne.»* (*"De la Cabala al Progresismo"*, éd. Calchaqui, Salta, 1970, p. 201). Saint Thomas synthétise ainsi toute la philosophie de son temps, aussi bien la pensée grecque (Platon et Aristote) que celle des Pères de l'Église, et pour cette raison il est nommé Docteur Commun de l'Église catholique (Doctor communis).

Maître Eckhart, que Borella admire et dont il suit l'enseignement, a été condamné pour ses erreurs; son enseignement comporte 17 propositions hérétiques et 11 propositions suspectes d'hérésie (Ds. 979), qui sont la conséquence directe de sa gnose.

L'entendement ou intellect dont parle tant le professeur Borella n'est rien de plus que celui de son maître Eckhart et qui fut condamné comme une hérésie: *«Aliquid est in anima, quod est increatum .et increabile; si tota anima esset talis, esset increata et increabilis, et hoc est intellectus»* (Erreur de Maître Eckhart : «Il y a dans l'âme quelque chose d'incrée et d'incréable; si toute l'âme était de cette nature, elle serait incréée et incréable; ce quelque chose, c'est l'intelligence» Ds. 977).

C'est pour cela que Borella dit que: *«L'intellect est, selon l'expression de F. Schuon, naturellement surnaturel. Il témoigne, dans l'homme même, de quelque chose qui dépasse tout ce que nous avons rencontré jusqu'ici, et particulièrement les limites de notre nature individuelle»* (p. 130).

Selon la gnose, notre être spirituel (esprit ou pneuma) est d'origine divine, c'est comme un rayon de la divinité reçu individuellement dans chaque nature (corps et âme) d'où la tripartition anthropologique de la gnose: esprit, âme et corps. L'esprit, affirme Borella, ne peut être connu de manière naturelle: *«En réalité, nous n'avons pas, dans l'ordre de la nature, une véritable conscience de notre être spirituel»* (p. 130).

Là intervient curieusement le péché originel, intellectualisé, comme nous l'avons vu, par le professeur Borella. L'esprit ne peut être entrevu que par l'activité intellectuelle, mais il ne peut être vraiment connu qu'à travers la gnose, à cause de la chute originelle qui a plongé l'esprit dans la matérialité individuelle: *«La sphère pneumatique n'enveloppe plus les sphères animique et corporelle... le péché originel est la cause d'une deuxième descente cosmique, au niveau du corporel»* (p. 117); *«La manducation pécheresse du fruit défendu opère l'inversion de la structure anthropologique»* (p. 145), *«Dès lors, la vie, c'est-à-dire la communication avec l'esprit, est perdue. Il n'en reste plus que la connaissance théorique»* (p. 146).

D'après la gnose, avant le péché originel, l'homme (l'Adam primitif) est tel que nous pouvons le figurer sous la forme d'une sphère, celle de l'esprit, comprenant en elle une autre sphère plus petite, celle du psychisme, close elle-même sur un point, centre de deux sphères précédentes, et correspondant au corps» (p. 117).

Après le péché originel, la condition de l'homme s'est inversée: «...l'ordre des sphères anthropologiques est donc inversé; la sphère corporelle enveloppe la sphère animique, qui enveloppe elle-même la sphère pneumatique» (p. 118).

L'esprit minimisé est ainsi réduit à sa plus simple expression, mais pas pour autant détruit, de telle sorte que l'homme ne perd pas sa forme divine: l'esprit. «La dimension spirituelle de l'homme qui l'enveloppait comme un nimbe de gloire, c'est-à-dire qui irradiait la déformité de sa nature, cette dimension n'a pas disparu; elle est réduite à une trace ponctuelle, donc à un germe ou encore à l'état virtuel: l'homme n'en possède plus l'actualité (il faudra la venue du Christ pour ouvrir la porte de notre ciel intérieur » (p.118).

Les hérésies du professeur Borella atteignent ici leur sommet, dans la déformation de l'œuvre rédemptrice de N.S.J.C. Celui-ci ne fait rien d'autre que révéler la divinité intérieure de l'homme, tout comme le dirait Jean-Paul II : «Le Christ... manifeste pleinement l'homme à l'homme» (Vèritatis splendor, N° 2). Voilà la trajectoire de Vatican II, suivie par Jean-Paul II : «Le Concile Vatican II, dans son analyse pénétrante "du monde contemporain", atteint le point le plus important du monde visible: l'homme, en descendant, comme le Christ, dans les profondeurs des consciences humaines, en parvenant jusqu'au mystère intérieur de l'homme» (Redemptor hominis, N° 8).

L'ontologisme est la deuxième source philosophique empoisonnée à laquelle puise le professeur Borella. L'ontologisme de sa gnose est patent; son erreur consiste dans l'idée innée de l'être infini ou absolu (Dieu), c'est-à-dire que l'homme a l'intuition radicale et première de l'idée de Dieu. L'ontologisme est une erreur métaphysique grave, ainsi qu'une erreur théologique qui détruit le caractère surnaturel de la vision béatifique ou intuition de Dieu.

L'ontologisme est une erreur qui a été explicitement condamnée par l'Eglise: «/mmediata Dei cognitio, habitualis sa Item, intellectui humano essentialis est, ita ut sine ea nihil cognoscere possit : siquidem est ipsum lumen intellectuale» (Erreurs des Ontologistes : «1. Une connaissance immédiate de Dieu, au moins habituelle, est essentielle à l'intelligence humaine, de sorte qu'elle ne peut rien connaître sans elle: cette connaissance est la lumière de l'intellect elle-même.» Ds. 2841).

«Esse illud, quod in omnibus et sine quo nihil intelligimus, est esse divinum» («2. Cet être que nous connaissons en toutes choses et sans lequel nous ne connaissons rien est l'être divin.» Ds. 2842).

«Universalia a parte rei considerata a Deo realiter non distinguuntur» («3. Les universaux, dans leur réalité objective, ne se distinguent pas réellement de Dieu.» Ds. 2843).

«Res creatæ sunt in Deo tamquam pars in toto, non quidem in toto formali, sed in toto infinito, simplicissimo, quod suas quasi partes absque ulla sui divisione et diminutione extra se ponit» («4. Les choses créées sont en Dieu comme la partie dans le tout, non certes dans le tout formel, mais

dans le tout infini, parfaitement simple, lequel pose hors de lui ses quasi-parties, sans nulle division ni diminution de lui même» Ds. 2846).

Qu'on ne nous dise pas que monsieur Borella ne professe pas ces erreurs; pour nous en convaincre, il suffit de rappeler quelquesunes de ses affirmations: «*Nous avons dit que la connaissance, acte de l'intellect, était perception directe et unitive de l'être*» (p. 124). «*Or, en dernière instance, l'être c'est Dieu. Sous ce rapport toute connaissance est connaissance de Dieu*» (p. 406). L'ontologisme de Borella est manifeste; il n'y a pas d'échappatoire possible. Il convient donc de rappeler que Rosmini fut condamné en 1887 pour la même erreur: «*In ordine rerum creatarum immedia te manifestatur humano intellectui aliquid divini in se ipso, huiusmodi nempe, quod ad divinam naturam pertineat*» (Erreurs de Rosmini : «1. Dans l'ordre des choses créées, se manifeste immédiatement à l'intelligence humaine quelque chose de divin en soi, tel qu'il appartient à la nature divine.» Ds.3201).

«*Esse, quod homo intuetur, necesse est, ut sit aliquid entis necessarii et æterni, causæ creantis, determinantis ac finientis omnium entium contingentium : atque hoc est Deus*» «<5. L'être, objet de l'intuition de l'homme, est nécessairement quelque chose de l'être nécessaire et éternel, de la cause créante, déterminante et finale de tous les êtres contingents: et c'est Dieu.» Ds. 3205).

Il y a d'autres erreurs pour lesquelles Rosmini a été condamné; elles ont une ressemblance avec les erreurs du professeur Borella et de Maître Eckhart qui fait penser à une même cause, la gnose: «*In natura igitur universi, id est in intelligentiis, quæ in ipso sunt, aliquid est, cui convenit denominatio divini non sensu figurato, sed proprio Est actualitas non distincta a reliquo actualitatis divinæ*», «<Donc dans la nature de l'univers, c'est-à-dire des êtres intelligents qui y sont, il est quelque chose à laquelle convient l'appellation de «divine», non au sens figuré mais propre; une actualité non distincte du reste de l'activité divine» Ds. 3203).

«*Entia finita, quibus componitur mundus, resultant ex duobus elementis id est ex termina reali finito et ex esse initiali, quod eidem termino tribuit formam entis*», «<Les êtres finis dont se compose le monde résultent de deux éléments, à savoir d'un terme réel et fini et de l'être initial qui donne la forme de l'être à ce même terme» Ds. 3208).

«*Discrimen inter esse absolutum et esse relativum non illud est, quod intercedi substantiam inter et substantiam, sed aliud multo maius; unum enim est absolute ens, alterum est absolute non ens. At hoc alterum est relative ens. Cum autem ponitur ens relativum, non multiplicatur absolute ens; hinc absolutum et relativum absolute non sunt unica substantia, sed unicum esse; atque hoc sensu nulla est diversitas esse, immo habetur unitas esse*», «<La distinction entre l'être absolu et l'être relatif n'est pas celle qui intervient entre substance et substance, mais elle est bien plus grande. En effet le premier est absolument être, le second est absolument non être; mais ce dernier est relativement être. Or, lorsqu'on pose un être relatif, on ne multiplie pas l'être absolument; donc absolument parlant l'absolu et le relatif ne sont pas une unique substance mais un unique être; et en ce sens il n'y a aucune diversité d'être, bien plus il y a une unité d'être» Ds. 3213).

«*Id unum efficit Deus creando, quod totum actum esse creaturarum integre ponit : hic igitur actus proprie non est factus, sed positus*», «<En créant, Dieu ne fait que poser intégralement tout l'acte d'être des créatures: donc cet acte n'est pas propre- ment fait (créé) mais posé» Ds. 3217).

Le fond de la doctrine de ces erreurs condamnées est le même que celui de Borella et de Maître Eckhart: c'est la gnose.

Chapitre V. Hérésie concernant la, grâce

La dernière hérésie de la gnose, qui pourrait tout aussi bien être la première, nous la trouvons dans la définition de l'exigence de la vision béatifique qui, selon la gnose, est une exigence de la personne humaine, de sa transcendance, c'est-à-dire de la dignité que l'esprit divin lui confère. C'est ici qu'est mis le plus en évidence le caractère gnostique de l'erreur bien actuelle qu'est le personalisme: *«D'une part, l'Écriture enseigne que nous connaissons Dieu "teZ qu'il est". D'autre part, c'est Za nature humaine elle-même qui exige une telle connaissance»* (p. 412).

Borella renouvelle ici l'hérésie de Baïus ou Michel de Bay (en 1567), qui fait de la béatification une exigence de la nature de la personne humaine. Exigence qui est latente dans tout le personalisme. C'est l'exigence de la transcendance de la personne humaine.

La réalisation de la personne humaine, tant pour la gnose que pour le personalisme, est donnée seulement en Dieu, comme le prouvent les textes suivants du professeur Borella, lesquels démontrent, une fois de plus, la confusion entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, ainsi que l'exigence de ce dernier pour la personne humaine: *«Nous ne pouvons devenir nous-mêmes qu'en Dieu»* (p. 82), ce qui s'accorde avec les idées suk vantes: *«l'homme est un être en devenir»* (p. 101); *«la nature actuelle de l'homme n'est pas sa vraie nature»* (p. 102); *«jusqu'au moment où elle (la personne) s'accomplit dans la Personne divine qui, étant la personnalité par excellence, l'essence même de toute personne lui confère enfin son identité véritable»* (p. 135); *«Dernier paradoxe et le plus fondamental de tous, dans cette recherche du je, ce n'est pas lui qu'on doit viser, mais Dieu lui-même, non la personne humaine, mais la Personne divine qui Seule connaît notre véritable je; parce que notre je n'est rien d'autre que cette connaissance même... C'est par la grâce de l'Identité suprême que chacun réalise sa propre identité»* (p. 148).

La gnose ne fait pas de distinction entre *l'être créé à l'image et à la ressemblance de Dieu et l'être qui est l'image et la ressemblance de Dieu*; d'ailleurs Borella affirme: *«L'homme est l'image de Dieu»* (p. 144). Or ceci appartient exclusivement au Verbe, au Logos divin, au Fils de Dieu et non à l'homme. Car comme l'observe bien saint Thomas: *«Ad designandam in homine imperfectionem imaginis, homo non solum dicitur imago, sed ad imaginem, p'er quod motus quidam tendentis in perfectionem designatur. Sed Filio Dei non potest dici quod sit ad imaginem, quia est perfecta Pa tris imago»*, «<Pour désigner dans l'homme l'imperfection d'image, l'homme n'est pas appelé simplement image, mais «à l'image de», on désigne ainsi le mouvement de celui qui tend vers la perfection. Mais du Fils de Dieu, on ne peut dire qu'il est «à l'image de», parce qu'il est l'image parfaite du Père» S. Th. L, q. 35, a. 2, ad 3).

Il existe deux classes d'images: l'image parfaite qui est celle qui procède du modèle selon la même nature, et l'image imparfaite (ou impropre) qui, sans procéder selon la même nature, est d'une nature distincte du modèle. Pour cette raison, saint Thomas enseigne: *«imago alicuius dupliciter in aliquo invenitur. Uno modo, in re eiusdem naturæ secundum speciem : ut imago regis invenitur in filio suo. Alio modo, in re alterius naturæ : sicut imago regis invenitur in denario. Primo*

autem modo, Filius est imago Patris : secundo autem modo dicitur homo imago Dei», «<l'image de quelque chose se trouve de deux manières dans une chose. Premièrement, dans une chose de la même nature selon l'espèce: comme l'image du roi se retrouve dans son fils. Deuxièmement, dans une chose d'une autre nature: comme l'image du roi se trouve sur le denier (pièce de monnaie). De la première manière, le Fils est l'image du Père; de la seconde manière on dit que l'homme est image de Dieu» S. Th., Ibid.).

De plus le professeur Borella soutient que: «*La ressemblance indique alors la personne spirituelle*» (p. 144) puisque la ressemblance est la conséquence de l'image; elle y est impliquée: «*Elle (la ressemblance) est nommée en second lieu parce qu'elle est comme une conséquence de l'image, elle est impliquée par l'image. C'est pourquoi d'ailleurs l'image est parfois seule mentionnée*» (p. 144). Ainsi, le professeur Borella peut parler d'images semblables, puisque l'image est conforme à son modèle divin, ce qui signifie: «*que, dans sa nature, l'homme ressemble à Dieu*» (p. 144). Comme nous venons de le voir, c'est la même hérésie dans laquelle tombent Jean-Paul II et Vatican II. C'est l'erreur fondamentale de la "*nouvelle théologie*" et du salut universel, dénoncée par le professeur Dormann dans son livre: "*L'Étrange Théologie de Jean-Paul II et l'Esprit d'Assise*" (éd. Fideliter, 1992, p. 104).

Le professeur Borella affirme non seulement que l'homme image de Dieu - dans sa nature ressemble à Dieu, mais encore qu'il est Dieu en lui-même, comme nous l'avons vu dans un texte déjà cité mais qu'il nous paraît bon de rappeler ici: «*L'homme est donc non seulement Dieu pour le monde, mais encore en lui-même*» (p. 144). Donc, la vision béatifique n'est rien d'autre que la connaissance que Dieu a de notre **je** : «*la Personne divine qui Seule connaît notre véritable je, parce que notre je n'est rien d'autre que cette connaissance même*» (p. 144).

Le baïanisme est donc l'erreur dans laquelle tombe la gnose du professeur Borella. Le baïanisme puise les racines de son erreur dans la confusion entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel. Baïus, dans l'une de ses erreurs, considérait que «*la justice originelle était le propre de l'homme comme partie intégrante de sa nature, cependant c'était un dû et non un don gratuit*» (*Dict. de Théol.*, P. Parente, p. 46). Le professeur Borella, en parlant de "*l'état primitif*", de "*l'homme primitif*" ... tombe dans la même erreur en considérant l'état de justice originelle comme partie intégrante de sa nature.

L'hérésie de Baïus a été condamnée par l'Eglise: «*Humanæ naturæ sublimatio et exaltatio in consortium divinæ naturæ debita fuit integritati primæ conditionis, et proinde naturalis dicenda est, et non supralaturalis*» (Erreurs de Baïus : «21. L'exaltation et élévation de la nature humaine à la participation à la nature divine était due à l'intégrité de l'état primitif et doit donc être dite naturelle et non surnaturelle.» Ds. 1921).

«*Absurda est sententia eorum, qui dicunt, hominem ab initio, dono quodam supernaturali et gratuito, supra conditionem naturæ suæ fuisse exaltatum, ut fide, spe et caritate Deum supernaturaliter coleret*» «<23. Absurde est l'opinion de ceux qui disent que l'homme a été, au commencement, élevé au-dessus de la condition; de sa nature par un don surnaturel et gratuit, pour honorer Dieu surnaturellement par la foi, l'espérance et la charité.» Ds. 1923).

«*Integritas primæ creationis non fuit indebita humanæ naturæ exaltatio, sed naturalis eius conditio*>5 «<26. L'intégrité de la première création n'a pas été une élévation indue de la nature humaine, mais sa condition naturelle.» Ds. 1926).

Toutes les expressions telles que: «*La substance humaine est capable, par elle-même, d'un comportement quasi divin*» (p. 43), «*l'esprit désigne la vie divine dans la créature*», «*l'intellect naturellement surnaturel*» ... (p. 161) confinent la confusion du naturel avec le surnaturel.

Comment peut-on se défendre contre l'accusation de baïanisme quand nous lisons des affirmations telles que ce que nous venons de voir: «*Et pourtant cet esprit qui nous est donné dans la grâce fait aussi partie de notre nature, mais d'une nature en quelque sorte surnaturelle*» (p. 160). De deux choses l'une: ou bien notre esprit naturel est déjà surnaturel et la grâce ne fait que le mettre en acte, et c'est l'erreur de Baïus, que professe M. Borella; ou bien notre esprit n'est pas surnaturel, n'a nulle capacité positive à l'égard du surnaturel, et la grâce l'élève au-dessus de sa nature: ça, c'est la doctrine catholique.

Il faut absolument distinguer trois différents esprits ou pneuma: le Pneuma divin qui est l'Esprit-Saint et son action; le pneuma humain qu'on rencontre chez saint Paul, qui est l'esprit humain surélevé par la grâce; et enfin le pneuma humain des philosophes, qui est simplement l'esprit, la partie spirituelle de l'âme humaine, constitutif de la nature de l'homme.

Le professeur Borella estomp s limites qui séparent ces trois esprits: ce sont ses deux erreurs fondamentales ou hérésies monumentales.

Ces erreurs de Borella ont été également condamnées par l'Église en la personne de Quesnel, qui fait de la grâce une exigence de la nature, et dans la réprobation du concile de Pistoie où est mentionnée la condamnation de Baïus et de Quesnel.

«*Gratia Adami est sequela creationis et erat debita naturæ sanæ et integre*», «<La grâce d'Adam est une suite de la création et elle était due à la nature saine et intègre» Ds. 2435), disait Quesnel, et l'Eglise le condamna:

«*Doctrina Synodi de stato felicis innocentie, qua lem eum repræsentat in Adamo ante peccatum, complectentem non modo integritatem, sed et justitiam interiorem cum impulsu in Deum per amorem caritatis, atque primævam sanctitatem aliqua ratione post lapsum restituam; quatenus complexive accepta innuit, statum illum sequelam fuisse creationis, debitum ex naturali exigentia et conditione humanæ naturæ, non gratuitum Dei beneficium : falsa, alias dammata in Baio (1901 ss), et Quesnellio (2434 ss), erronea, favens hæresie Pelagianæ*», «<La doctrine du Synode (de Pistoie) sur l'état d'heureuse innocence telle qu'il la présente en Adam avant le péché, à savoir embrassant non seulement l'intégrité mais la justice intérieure avec l'élan vers Dieu par l'amour de charité, et la sainteté primitive restituée d'une autre manière après la chute; en tant que considérée dans son ensemble elle insinue que cet état fut une suite de la création, dû en vertu d'une exigence naturelle et de la condition de la nature humaine, et non un b gratuit de Dieu (est) : fausse, déjà condamnée chez Baïus (1901 sq.) et chez Quesnel (2434 sq.), erronée, favorisant l'hérésie pélagienne» Ds. 2616).

Conclusion

Nous pouvons dire que les erreurs de la gnose du professeur Borella se résument en quatre grandes hérésies, en plus du fait qu'il renouvelle et tombe dans les erreurs de l'ontologisme et du monisme métaphysique. Ce sont:

1. l'hérésie concernant la divinité de l'esprit de l'homme
2. l'hérésie au sujet de l'ordre surnaturel et du péché originel
3. l'hérésie relative à la grâce
4. l'hérésie concernant la vision béatifique

Pour le professeur Borella, la gnose est la connaissance que Dieu a de nous dans son essence divine. Arriver à cette connaissance que Dieu a de nous, c'est parvenir à la vision béatifique : donc connaître l'essence de Dieu, et connaître comme Dieu nous connaît dans son essence divine, est une seule et même chose. En conclusion, Borella affirme donc: «*enfin la gnose pure est, dans son essence, l'œuvre de l'amour par lequel nous nous ouvrons à la gnose que Dieu a de nous-mêmes*» (p. 390).

La gnose suprême (epignosis - surconnaissance), c'est-à-dire le comble de la connaissance ésotérique (*occulte ou secrète*, appelée par euphémisme, *intérieure ou spirituelle*), culmine dans l'identification cognitive de Dieu et de l'homme dans l'essence divine, au point d'inverser la notion de la vision béatifique, disant que ce n'est pas l'homme qui connaît Dieu, mais c'est Dieu qui se connaît dans l'homme: «*...dans la surconnaissance, dans la gnose suprême, ce n'est pas en réalité moi-même qui connais Dieu, mais Dieu qui se connaît en moi-même*» (p. 392).

Telle est la fameuse gnose de Borella, prétendument catholique. En réalité, la synthèse spéculative du professeur Borella est pratiquement insurpassable; il synthétise et intègre habilement, avec une subtilité diaboliquement géniale, la gnose ancestrale (tradition perverse gnostico-cabbaliste) avec les mystères les plus sublimes de la Sainte Trinité et de l'Incarnation, dans le but de la faire passer pour catholique et rendre plus difficile la détection de l'erreur subtilement distillée.

En résumant la gnose du professeur Borella, nous pouvons affirmer qu'elle est incompatible avec la doctrine et le dogme de l'Église catholique apostolique et romaine.

Ne l'oublions pas, c'est par le moyen de la gnose que Satan, père de l'erreur, de la tromperie et du mensonge se manifeste sous les apparences de l'ange de lumière pour corrompre la notion métaphysique de Dieu et falsifier la vérité et les mystères les plus sublimes de la religion catholique.

La gnose du professeur est fausse et hérétique; à cela il n'y a pas le moindre doute.

Contraportada

La gnose pousse le professeur 1. Borella à formuler des hérésies relatives au péché originel, à la divinité de l'esprit de l'homme, aux exigences du surnaturel, à la vision béatifique, à l'ordre surnaturel et à la grâce.

...De cette façon, Borella réaffirme la conception hérétique de la gnose qui fait de l'homme un Dieu.

La gnose n'admet pas que l'âme intellectuelle (esprit) soit le principe de vie du corps humain, ce qui ne peut être nié sans qu'il y ait erreur contre la foi.

La gnose ne fait pas de distinction entre *l'être créé à l'image et à la ressemblance de Dieu* et *l'être qui est l'image et la ressemblance de Dieu*.

Le professeur Borella affirme non seulement que l'homme image de Dieu --: dans sa nature ressemble à Dieu, mais encore qu'il est **Dieu** même...

Le baïanisme, c'est une autre erreur dans laquelle tombe la gnose du professeur Borella. Le baïanisme puise les racines de son erreur dans la confusion entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel. Baïus, dans l'une de ses erreurs, considérait que *«la justice originelle était le propre de l'homme comme partie intégrante de sa nature, cependant c'était un dû et non un don gratuit.»*

Ces erreurs de Borella ont été également condamnées par l'Église en la personne de Quesnel, qui fait de la grâce une exigence de la créature, et dans la réprobation du Concile de Pistoie où est mentionnée la condamnation ,de Baius et de Quesnel.

ISBN 3-905519-13-5